

ETRANGE HISTOIRE

TRADUIT DE L'ANGLAIS D'EDWARD SALMON

I

—Au revoir, chérie, au revoir, M. Marston.

—Voyons, y a-t-il encore quelqu'un qui doit retourner à terre ? Qui retourne à terre ?

—Bon voyage, mignonne, revenez forte et en bonne santé.

—Qui est-ce qui retourne à terre ? Le remorqueur attend. Faites attention à cette corde, monsieur.

Ces derniers mots s'adressaient à un bel homme d'environ vingt-six ans, à la figure pâle, qui venait de s'arracher des bras d'une dame, à bord d'un vaisseau d'Orient, à l'ancre au large de Tilbury. Il n'était qu'un de plusieurs disant adieu à des amis embarqués pour l'autre côté du monde, pour ne peut-être jamais revenir.

Des larmes brûlantes étaient dans les yeux de Walter Terrell, tandis qu'il descendait l'échelle fixée au flanc du navire ; c'est à peine s'il osait regarder. Se séparer de Lena Marston, la femme qu'il espérait épouser avant qu'une autre année fût passée sur leurs têtes, c'était pour lui plus dur qu'il ne l'avait pensé.

Il l'aimait d'un amour qu'il n'avait jamais donné à personne autre ; à cette heure de la séparation il sen-



Elle se tenait au bastingage du bâtiment, lui envoyant des baisers

taut qu'il n'était peut-être pas sage qu'elle le quittât, et comme le remorqueur s'éloignait du navire, laissant flotter l'eau entre les deux, il se mit à désirer de tout son cœur qu'elle ne s'en allât point. Elle se tenait au bastingage du bâtiment, lui envoyant des baisers, et il les lui retourna avec ferveur. Jamais il n'avait redouté, avec autant de terreur, ce voyage que les docteurs déclaraient devoir être si important pour sa santé ; elle le faisait, en compagnie de son père, en Australie, et l'idée de cette séparation de six mois ou plus lui faisait peur.

Mais l'équipage du remorqueur évoluait avec une indifférence cruelle pour les pensées de cet homme malade d'amour, et avant qu'il eût atteint le rivage, le vaisseau qui s'en allait sur l'océan commença de son côté à se mouvoir.

Maintenant que c'était impossible, il se demanda pourquoi il n'avait pas été jusqu'à Plymouth avec elle. Puis il se demanda si les décrets immuables de la Providence lui permettraient de la revoir, et une prière muette monta de son cœur, qu'il pût, non seulement la revoir, mais la voir avec cette fleur de santé que ses joues n'avaient jamais eue depuis qu'il la connaissait. En tous cas, leur amour, à l'avenir, serait sans doute d'autant plus fermement et profondément enraciné qu'ils auraient été séparés.

Walter Terrell attendit avec une impatience et une anxiété qu'il ne pouvait ni s'expliquer ni éviter, la lettre que Lena avait promis de lui envoyer de Plymouth, et qu'il reçut en temps normal. C'était bien la lettre qu'il attendait—tendre, aimante, pleine d'espoir. Mais elle contenait un passage qui servit à donner plus de force au curieux sentiment de manque de confiance qui s'était emparé de lui. Elle avait fait à bord la rencontre du frère d'une amie d'école, un homme très agréable dont elle avait fait la connaissance, il y avait quelques années, alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon. Fût-ce de la jalousie dans le cœur de Walter Terrell ? Il ne l'eût pas admis un seul instant. Mais quand il s'assit pour répondre à la lettre de Lena, il comprit que le doute colorait ses mots.

Une seconde lettre d'elle laissa les choses au point où elles en étaient. Pour le reste de sa vie, il n'aurait pu dire pourquoi, mais le fait était là, une idée, une sorte de pressentiment était entré en son âme qui n'aurait jamais dû y trouver de logement. En vain s'efforça-t-il de le chasser. Le résultat était inévitable. Il devint sérieusement malheureux et mal à l'aise, et il eut beau s'assurer qu'il se faisait une idée fausse des événements, cette idée subsista.

II

Le fait était que Walter Terrell avait besoin de voyager tout autant que Lena Marston. Ayant de la fortune, assez du moins pour qu'il pût se permettre de vivre sans travailler s'il lui plaisait de mener une vie très simple, il avait adopté la profession des lettres, et il travaillait sur ses manuscrits nuit et jour, comme le plus misérable écrivain. Plus d'une fois son docteur l'avait averti que s'il persistait à surmener son énergie nerveuse comme il le faisait, un désastre était inévitable ; mais c'avait été en vain. Ses yeux le faisaient considérablement souffrir, et leur faiblesse croissante l'empêchait de travailler. Il écrivait alors un livre sur l'économie politique ; il y mettait une recherche et un raisonnement qui, pensait-il, placeraient son nom au premier rang. Ce ne fut rien autre chose que la nécessité de ne pas briser la suite de ses travaux qui le fit abandonner toute idée d'aller en Australie avec Lena Marston et le père de celle-ci.

Au bout d'environ six semaines il reçut une lettre de Colombo ; alors même, il n'avait pas encore secoué son accès de désespoir. Il essaya de dissimuler dans sa réponse. Puis il se jeta dans une dissertation fatigante et pleine d'érudition sur les "lois de l'offre et de la demande." Quelle pitié qu'il ne pût s'appliquer à lui-même la morale de la corrélation des deux ! Les demandes qu'il faisait à son énergie étaient sans doute plus grandes que ce que celle-ci pouvait fournir, et il n'était pas étonnant que cette faculté diminuât de plus en plus jusqu'à ce qu'elle disparût complètement.

Walter Terrell venait de finir cette partie de sa tâche, lorsqu'un soir, il se leva de son bureau et se traîna dans son appartement, comme quelqu'un qui a bu inconsidérément. Il retomba dans un fauteuil, se sentant pris de faiblesse. Des millions de points dansaient devant ses yeux. Une crise quelconque approchait. Il fit un effort pour atteindre le cordon de la sonnette, le tira et ne se souvint plus de rien jusqu'au moment où il se trouva sur un lit avec son docteur et un domestique près de lui. En ouvrant les yeux il revit encore ces étranges points et la chambre lui parut très sombre.

—Pourquoi ne levez-vous pas le gaz ? demanda-t-il.

—Il est au grand ouvert, dit son domestique.

—Vraiment, répondit-il, alors mes yeux vont bien mal, ce soir.

—Il vous faut voir un oculiste, lui dit le docteur, et cela sans délai !

C'était l'opinion de celui-ci que la faiblesse des yeux de Walter Terrell avait sauvé l'homme tout entier d'une prostration. Malheureusement, il y avait avec ses yeux quelque chose de très anormal. Encore se faisait-il une bien faible idée de la gravité de son cas.

Le lendemain matin il alla trouver l'oculiste et fit soigneusement examiner sa vue. Le spécialiste consi-

déra que cette occasion nécessitait une explication immédiate.

—Vous êtes exposé, dit-il froidement, au danger de devenir aveugle. Avec le plus grand soin, il serait possible de sauver vos yeux. Mais il vous faut leur donner un repos absolu.

—Vous ne voulez pas dire qu'il se peut que je devienne aveugle ? s'écria l'infortuné.

—Je regrette d'avoir à vous le dire. Vos yeux ont été négligés et fatigués. Mais j'espère qu'il n'est pas au-delà de l'habileté humaine de les guérir."

L'oculiste savait probablement que son optimisme n'avait pas de garantie. Graduellement la vue de Walter Terrell faiblit. Jour après jour il eut à subir le plus terrible supplice—celui d'attendre et de remarquer que ses yeux devenaient de plus en plus faibles, et que l'affreuse condamnation à l'obscurité s'imposait.

Ce fut une époque de misère sans nom ; de désespoir, de résignation affreuse. Etre aveugle ! Ne jamais plus voir la lumière de Dieu, et les beautés de la terre de Dieu ! Quelle horreur ! Encore eût-il pu endurer tout cela s'il avait eu l'amour que son âme désirait, maintenant plus que jamais ; aucune question ne lui pesait davantage que celle qu'il se faisait à chaque instant : "Que dirait Lena à un aveugle ? Pourrait-il se permettre de l'épouser ? Le destin avait bien donné raison à ses pressentiments avec une ironie amère. Il s'était demandé s'il reverrait jamais son amie ? Comme il se faisait peu idée du caractère de la réponse qu'il aurait dû donner à cette question redoutable ! Elle pourrait se tenir près de lui, le regarder dans les yeux, mais il ne lui serait plus permis de la voir.

Il lui semblait, cependant, que le destin ne s'était pas encore conduit à son égard aussi sévèrement qu'il le devait. Les semaines passèrent, et il ne reçut plus de lettres de Lena. Qu'est-ce que cela voulait dire ? D'abord son affliction absorba tellement son esprit qu'il ne réalisa que vaguement la fuite du temps. Puis il commença à s'étonner, et peu à peu une autre conviction s'empara de lui. De même qu'il ne la reverrait jamais, jamais il n'entendrait plus parler d'elle.

—Ciel miséricordieux, s'écria-t-il, qu'ai-je donc fait que les coups dussent tomber si nombreux et si pressés ? Pourquoi Lena n'écrit-elle pas ? Je ne puis la croire cruelle et déloyale, et pourtant...

Il songea à lui écrire et à tout lui dire, mais en même temps qu'il hésitait à dicter à un autre ses pensées intimes, quelque chose l'invitait à attendre une lettre d'elle : cette lettre qu'il attendait ne vint jamais. Pauvre Walter Terrell, écrasé, brisé ! Quelques mois avaient fait un horrible changement pour lui. Le soleil du Midi de la jeunesse avait, longtemps avant l'heure de son coucher, souffert une éclipse plus complète et plus terrible qu'à l'heure la plus sombre de la nuit ! Les semaines succédaient aux semaines et en philosophe qu'il était, il s'habitua avec le temps à accepter son sort, et même à se persuader qu'il était mieux qu'ils fussent séparés que d'avoir à affronter



Vous êtes exposé au danger de devenir aveugle